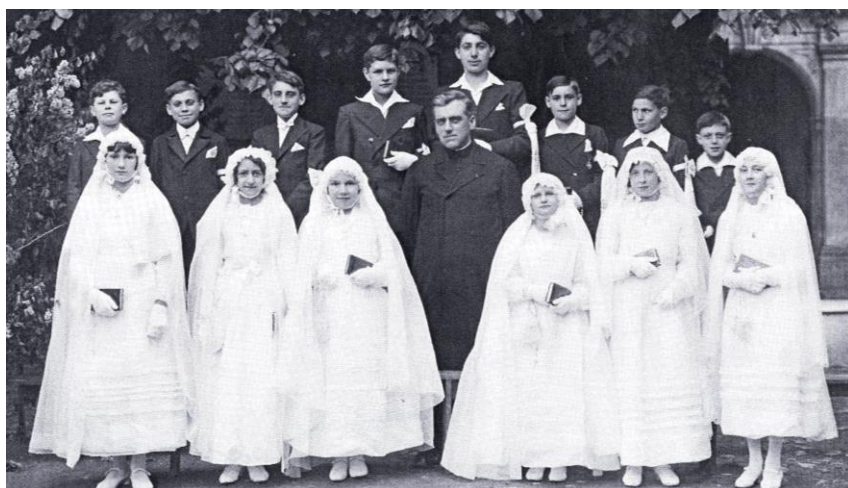


ARNAVILLE 2010

L'ÉCHO DU RUDEMONT

Rédaction : Mairie d'Arnaville



Bulletin Municipal

N° 94

avril 2010

EDITION SPECIALE

par Monsieur Albert GUEPRATTE

(suite)

L'édition précédente nous a permis de retrouver une photographie de communiantes où figurent entre autre : Gaston BOUCHER Albert GUEPRATTE, Pierre BIGNOLI, ... SEITHER, Charlotte CHAINAIS, Gilberte GAUTHIER... (une fille de l'appariteur ?)
(remerciements à Marie Lucile Chainais)

En cette période de l'année où Arnaville et Novéant commémorent traditionnellement « la Marche des Passeurs » et bien, le texte d'Albert GUEPRATTE s'incère parfaitement dans cette action de « personnes bien ordinaires qui n'avaient l'impression de ne pas faire de choses extraordinaires, mais rien que leur devoir »

Site internet administratif de la commune d'Arnaville : <http://www.arnaville.mairie.com>

Adresse internet de la Mairie : mairiarn@numericable.fr

Période 1940-1941-1942

La vie s'écoule calme à Arnaville sans drame important. La garnison (3 hommes) ne nous brime pas et chacun cultive tout ce qu'il peut pour améliorer l'ordinaire.

De nos fenêtres de Pallon nous voyons surtout passer les trains sur la ligne Paris-Metz.

Il y en a beaucoup : trains de bétail français, de céréales, de pommes à plein tombereaux, un train d'oranges d'Espagne qui parfume la vallée un instant.

Puis des trains de troupes partant en Russie en 1941, des trains entiers de camions Renault neufs livrés en Allemagne.

Et puis des trains de déportés qui passent un bras par les lucarnes garnies de barbelés.

Nous ne souffrons pas trop des restrictions – ma mère qui a connu les réquisitions en 1914 avait pris soin, en 40, de camoufler tout le stock (café, chocolat, huile et conserves) du magasin de Bayonville.

J'ai appris récemment qu'il était question d'un monument aux passeurs de la frontière ;

Je ne pense pas avoir été un passeur, j'ai seulement hébergé, nourri et logé quelques évadés.

Les premiers : trois Nord Africains de l'Armée Française. Je les trouvais un matin sur le chemin de Quaraille (où il n'y avait pas encore de maison, la dernière touchait le Monument). Je leur dis qu'ils n'iraient pas loin avec leur uniforme marqué K.G. et revins à la maison pour leur apporter un grand sac de vêtements – ceux de mon frère prisonnier et de mon père décédé- Jamais revus, j'espère qu'ils ont pu regagner leur pays.

Puis, un soir d'hiver, à la nuit, je fus abordé près de la mairie par un homme qui demandait le chemin de la gare.

Je devinais des évadés - ils étaient deux- je les emmenais à la maison et ils me racontèrent leur histoire : prisonniers à Vienne, ils travaillaient en ville et avaient rencontré dans le tramway des viennoises « sympathiques » lesquelles leur avaient acheté, à Vienne, des billets de chemin de fer pour Metz. Voyage sans contrôle - arrivés à Novéant par l'omnibus - passé par les vignes entre midi et 13 h quand les

gardes étaient à la soupe. Ils passèrent la nuit chez nous et repartirent munis de faux papiers fabriqués par ma sœur Madeleine qui était secrétaire de mairie à Pagny et Bayonville. Pas revus non plus.

Le troisième, je n'ai jamais su sa nationalité – il descendit de mon grenier un mati, en civil, tout souriant mais affamé. En déjeunant nous le questionnâmes en anglais, en allemand mais il se contentait de sourire. Ce devait être un Russe. Parti comme il était venu.

Nous ne manquions jamais les infos de « Radio-Londres » : « Les Français parlent aux Français » et, après Stalingrad, je sentis venir le S.T.O. (pas question pour moi).

Entre temps j'avais mis le feu (pour la défricher) à une parcelle de terre située sur la côte de Pagny. Le feu brûla la nuit : illuminant le ciel très loin et la D.C.A fut mise en alerte, du la proximité de la gare de triage.

Au matin une traction AV devant la porte un officier allemand (qui l'avait renseigné ?) vint m'interroger pour savoir si c'était moi le responsable.

Je niai énergiquement- alors que dans le tiroir du buffet auquel il s'adossait il y avait (complètement oublié) le même pistolet que celui qu'il portait à la ceinture.

Heureusement il ne fouilla rien, peut être avait il un fils de mon âge, me fit monter en voiture pour la prison et me libéra 200mètres plus loin.

Inutile de dire que ce pistolet et les munitions, souvenir de 1918, dont je n'avais jamais eu l'intention de me servir furent enterrés dans le jardin.

Appelé au STO, je demandais d'abord un sursis, accordé en tant qu'agriculteur ! Puis je m'enfuis me cacher dans une ferme près de Verdun- où je fis la moisson.

Retenu à Arnayville j'appris qu'on allait m'arrêter le lendemain, aussi, le lendemain matin à 5h j'étais à la gare de Pagny pour m'échapper.

Mais je n'étais pas seul : j'étais accompagné de deux bûcherons Serbes qui travaillaient à Bayonville chez Mr Lemoine le marchand de bois. Ils ne parlaient pas le français et je devais les piloter vers le Sud.

C'étaient des gaillards de 1m80, des armoires à glace et vêtus d'imperméables verts et de chapeaux mous.

Aussi le gendarme en poste au portillon les prit pour des agents de la Gestapo et se recula respectueusement pour nous laisser prendre le train de Nancy.

Il n'y avait plus de ligne de démarcation et nous arrivâmes à Arignon sans problème.

À Arignon, même scènes quand un policier vérifia ma carte d'identité (fausse naturellement) il ne demanda rien aux deux Serbes tant ils avaient l'air « Gestapo »
Chez ma vieille tante dans le Gard les « résistants » du patelin s'interrogent pour savoir s'ils vont nous faire passer par l'Espagne.

Finalement la filière étant brûlée on nous envoie à Grenoble. De là nous pourrions gagner la Suisse et l'Angleterre par avion (illusions)

À Grenoble nous devons nous adresser au café de la gare et demander « Mr Jean » mais la patronne, à la vue de mes deux compagnons, ne connaît pas de « Mr Jean ».

J'avisé un vélo-taxi (sûrement pas un collabo) et lui demande de nous conduire dans un coin tranquille.

Hôtel de la Croix-Verte, dans la banlieue, de nombreux fuyards juifs, essayant de gagner la Suisse, occupent l'hôtel. Dans la nuit, remue ménage- c'est une raffle mais on ne frappe pas à notre porte !

Le lendemain nous sommes à Annecy, nous rapprochant de la Suisse et là, m'arrive une drôle de rencontre.

J'avais à Pont à Mousson un camarade de classe, fils d'un douanier de la Sarre et, à Annville, un douanier voisin m'avait averti de me méfier de ce garçon devenu collabo à bloc, donc dangereux et je savais que son père était muté à Annecy.

Dans une rue d'Annecy, je me trouvais en face de ce garçon, il ne me reconnut pas, j'avais laissé pousser ma moustache, je me détournai vers une vitrine. Il faut croire que ce qu'on m'avait dit de lui à Annville était vrai car à la libération d'Annecy il fut abattu par les résistants. Son frère mourut, lui survécut mais termina sa vie en chaise roulante.

Un autre de mes anciens camarades de classe, Richard Pouille, devenu plus tard sénateur de Nancy est allé le voir, moi je ne l'ai jamais revu- que lui aurais-je dit ?

Le lendemain nous sommes à Cluses tout près de la frontière, nous mangeons dans un petit hôtel isolé. La salle est déserte sauf un groupe de jeunes qui jouent au billard. Quand tout à coup ces garçons nous entourent et me questionnent : qu'est ce que je fais là ? Ils m'ont entendu parler allemand à mes compagnons. Ils ont une main dans la poche, je devine qu'ils sont armés. Je m'explique mon intention de gagner l'Angleterre par la Suisse et ils m'apprennent qu'en Suisse je serai interné jusqu'à la fin de la guerre. Les deux étrangers, ils se chargent de les faire passer, ils ne sont pas en sécurité en France. Moi, je dois prendre le chemin du maquis tout proche.

Au matin, deux maquisards descendus au ravitaillement me pilotent, avec mes chaussures de ville, ma valise et mon costume, pour le maquis en montagne.

Ces maquisards ne sont pas armés, sauf le chef qui a une STEN. Nous logeons dans le foin dans une ferme inoccupée et la première nuit le garçon de garde nous alerte : des CRS sont entrain de nous cerner. Mais ils ne doivent pas avoir envie de nous prendre car ils sont arrivés bruyamment.

Tout le monde s'échappe dans la nuit. Au jour, ils sont partis emmenant toutes les provisions, ma valise avec ma montre de communicant, je n'ai plus que ce que je porte sur moi. Les montagnards nous ravitaillent de leur mieux, au bout de quelques jours, fatigué de cette inactivité, je suis un montagnard qui a besoin d'aide. Je loge et mange avec lui mais par prudence, je dors dans la grange entre deux couches de foin.

Un matin, il m'envoie en haut de la montagne dans un chalet d'alpage avec un cheval pour apporter des fromages. Au sortir de la forêt, j'aperçois deux camions de soldats qui visiblement s'apprêtent à ratisser le coin. Abandonnant tout je cours à travers la forêt pour avertir mes camarades qui sont tranquillement à déjeuner ou à leur toilette. Les sacs sont vite bouclés.

Nous jouons au chat et à la souris avec ceux qui venus de la vallée tentaient de nous coincer. Finalement ils nous tirent dessus sans toucher personne, nous franchissons la rivière dans 1m d'eau glaciale et nous les regardons de l'autre rive, en nous séchant au soleil, fouiller toutes les maisons du versant en face.

Des habitants nous voyant nous font entrer et nous servent le repas qu'ils avaient préparé pour eux. Les Savoyards sont des braves gens !

Culottés, nous regagnons deux jours plus tard notre ancien campement. Mais, complètement démunis de vêtements, à la veille de l'hiver nous décidons de piller un camp de « Jeunesse-Montagne ». Après une longue marche dans la montagne, nous sommes au lever du jour dans un camp de jeunes qui, bien équipés et habillés par le gouvernement Pétain, coupent du bois dans la montagne.

Ils sont encore au lit : « Que personne ne bouge nous prenons seulement ce dont nous avons besoin. » : chaussures, chaussettes, chemises et tricot. Pas les uniformes. Sur le chemin du retour les montagnards rigolent en nous voyant passer chargés de ballots comme des voleurs !

Pour ma part je me suis emparé entre autre d'une belle paire de chaussures de montagne que j'ai gardée jusqu'en 1945.

Mais l'hiver s'approchait, comprenant que le débarquement attendu pour agir n'aurait pas lieu avant l'hiver, j'avertis mes camarades que j'allais les quitter pour passer l'hiver dans un endroit plus sûr.

En quittant Arnaville, ne sachant pas où j'allais aboutir, j'avais appris par cœur des tas d'adresses à l'étranger : une cousine à Londres, une voisine de Novéant qui vivait en Suisse et puis le nom et le poste d'un capitaine des douanes, ayant été en poste à Arnaville, voisin et amis de ma sœur Marie et qui devait être posté à la frontière suisse à Annemasse.

Je me rendis donc à Annemasse pour lui demander de m'aider à me cacher pour l'hiver.

Mais à Annemasse, vers midi, mon accoutrement me fit repérer par un adjudant de gendarmerie. J'étais en effet drôlement accoutré : une culotte de drap bleu de l'armée française, des guêtres de cuir, un tricot usagé et un béret basque.

Il était midi, il me confisqua mes papiers (faux bien sûr) et m'invita à passer à la gendarmerie pour m'expliquer car j'étais en zone interdite !

Un camion que je stoppai, m'emmena vers le poste du « Perli » où j'espérais trouver le capitaine Texier. C'était assez amusant parce que dans ce camion il y avait deux gardes-frontière allemands qui allaient prendre leur poste ! Par chance je trouvais le capitaine Texier qui eut un peu de mal à me reconnaître, mais, quand je lui parlai d'Arnaville il m'emmena chez lui où je passai la nuit.

Il alla aussi chercher mes papiers, ses galons aidant, à la gendarmerie. Puis il me dit que le mieux pour moi était de me réfugier en Suisse jusqu'au débarquement. Il avait des contacts à Genève où il allait quelques fois en particulier le chef des services des renseignements de Genève. Il se mit en rapport avec lui et le soir me conduisit à un passage à niveau : la frontière.

« Tu vois la grosse voiture noire là bas ! Tu cours et tu montes dedans ! »

Dans la voiture son correspondant m'attendait. La voiture nous conduisit à un hôtel réservé à tous les agents qui passaient là. On ne me demanda ni mes papiers, ni de payer quoi que ce soit. C'était un refuge d'espions.

Je restai là une semaine à me reposer, je pouvais circuler dans la ville. Le correspondant suisse m'avait donné 20F (une pièce en or) mais quand j'allais au ciné ou acheter un journal, le vendeur m'en faisait cadeau comme si je portais un drapeau à la boutonnière.

Au bout d'une semaine, ce Suisse revins me prendre en me disant : « il faut maintenant vivre en Suisse légalement comme réfugié » Il me conduisit donc à un poste de police comme si j'avais été arrêté dans la nuit. Je n'ai jamais revu cet homme et j'ai oublié son nom qu'il m'avait donné comme un laissez passer !

Là, interrogatoire poli, un gendarme me conduisit à un centre de rétention correct – une ancienne école où je restai quatre semaines. Nourriture spartiate, beaucoup de Juifs ayant fui la France, quelques Français, difficile de savoir s'ils avaient fui la Gestapo ou la Résistance.

Au bout de ce temps, on m'avait conduit chez le dentiste et son assistante qui était Française m'avait donné une valise de linge, l'autorité du camp me demanda de choisir : travailler en forêt ou chez un agriculteur. J'optai bien sûr pour la campagne et on me libéra avec une adresse et un billet de chemin de fer pour une petite ville : Porrentruy à 3Km de l'Alsace et à 3Km du Doubs (encore un hasard curieux ?)

MARCHE DES PASSEURS 2010



Une marche

En souvenir



La présence

et le chant hommage

des jeunes arnavillois



Après la pluie...

Un superbe Arc en Ciel